

SÉMINAIRE 2022-2023.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

LIVI. INTRODUCTION

« Si l'homme tient à sa survie en tant qu'espèce,
il lui faut apprendre à s'émanciper des grands
paradigmes qui le guident depuis les Lumières. »
Bruno Latour, *Dernier entretien*, 2022

« C'est cette exploration d'une transcendance sans
contraire qui fait de notre monde un monde si peu
moderne, avec toutes ces nonces, médiateurs, délégués,
fétiches, machines, figurines, instruments, représentants,
anges, lieutenants, porte-parole et chérubins. »
Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, 1991

« Le fascisme ce n'est pas d'empêcher de dire,
c'est d'obliger à dire. »
Roland Barthes, *Discours au Collège de France*, 1977

Séminaire LVI

Introduction

Premier séminaire d'une nouvelle saison, celui-ci voudrait être à la fois une synthèse de ce qui a été engagé depuis des années et l'ouverture à une nouvelle année d'interrogations autour des concepts de vivant, de hantise, d'ingestion et d'indigestion. Bien sûr à partir des images et de la manière avec laquelle nous les recevons.

<http://laboratoirefig.fr/>

Le séminaire du Laboratoire Fig. existe depuis 2014 et on peut en faire une rapide synthèse à partir des six colloques qui ont été réalisés :

- 2018 sur les relations entre arts, images & langages
- 2019 sur les relations entre actes & images
- 2020 sur les relations entre faire image et produire de la donnée
- 2021 sur les conditions de l'image
- 2022 sur les relations entre images & hantise
- 2023 sur les relations entre images & ingestion

Le séminaire a produit 55 textes, 5 colloques, 4 actes de colloque, 1 livre et une série (à venir) d'analyses iconologiques.

En somme depuis 2021 nous menons une recherche sur les conditions de l'image, c'est-à-dire à quelles conditions sommes-nous en mesure de produire des images. Mais cette conditionnalité est double : elle doit être pensée à la fois sur ce que nous imposons au monde et sur ce que nous nous imposons à nous-même. Pour cela nous avons développé un concept central, d'une d'une puissance *imageante asunéidétique*, c'est-à-dire une puissance imageante qui n'a volontairement ou pas conscience des conditions. De la sorte nous avons abandonné à la fois l'état du monde (aussi bien le réel que la réalité) et nous avons abandonné l'état de l'être (à la fois comme vivant et comme humain). L'hypothèse que nous supposons est celle de la possibilité d'une *image sunéidétique*, c'est-à-dire une image comme conscience de l'état restant du monde, c'est-à-dire de l'état restant du réel, de la réalité et de l'état restant de l'être.

Chrématisique & poësis,
éd. Mix., 2016

- I. Colloque Art & langages
- II. Colloque Actes et images
- III. Colloque Vues & données IV. Colloque Conditions de l'image
- V. Colloque Images & hantise
- VI. Colloque Images & ingestion

- 0. Introduction
- 1. Usage de la littérature
- 2. Clients & curieux
- 3. Insincérité
- 4. Entente
- 5. Formule de séduction
- 6-7-8. Insincérité et tournant
- 9. Indications
- 10. Le tournant
- 11. Adresse
- 12. Introduction
- 13. Interruption de la *tekhne*
- 14. Effectivité
- 15. Usage
- 16. Critique de la métrique
- 17. Instantiation
- 18. Archéologie
- 19. Positions
- 20. Ontologie I
- 21. Fin de la métaphysique
- 22. Arts & langages (poétiser & penser)
- 23. Art conceptuel
- 24. Achèvement
- 25. Conclusions
- 26. Introduction
- 27. Processus
- 28. Gestes
- 29. Protocoles
- 30. *Biomimèsis I*
- 31. *Aura & agôn*
- 32. Collecte & saisie
- 33. Introduction
- 34. Ontologie II
- 35. Prélèvement
- 36. *Biomimèsis II*
- 37. Prise
- 38. Vues & données
- 39. *Diéténomie*
- 40. Silence & tumulte
- 41. *Sunéidèsis*
- 42. *Sunéidèsis* & élégie
- 43. Qu'est-ce encore qu'une image ?
- 44. *Mérimnie & sunéidèsis*
- 45. Théorie de l'image

- 46. Archétype
- 47. Délaissement et hantise
- 48. Conditions de l'image
- 49. Synthèse
- 50. Introduction
- 51. Espace et hantise
- 52. Hantise & retour
- 53. Hantise & ingestion
- 54. Images & hantologie
- 55. Images & hantise

Nous croyons nécessaire d'ouvrir ce séminaire à partir d'une réflexion sur ce que signifie le « monde » comme concept et comme existant et sur ce que signifie, une partie du monde, à savoir le « vivant ».

D'un point de vue étymologique le terme monde provient du latin *mundus*. Il y a trois *mundus* en latin : le premier signifie le monde ou encore la terre, le deuxième désigne ce qui propre, net et prêt et le troisième dit l'ornement, la parure. Originellement le terme signifiait le monde, ce qui est propre et la parure. C'est précisément cela qu'il nous faut comprendre. Le français en conserve une trace, en ce qui opposait encore jusqu'à la fin du Moyen-Âge les sens des adjectifs « monde » et « immonde ». Ce qui est « monde » est ce qui se tient « proprement » dans le monde, tandis que ce qui est « immonde » est ce qui se tient « improprement » dans le monde. Ce qui signifie là encore que le terme monde indique à la fois quelque chose du lieu où nous sommes et de la manière avec laquelle nous nous « conduisons » dans ce lieu. Ce qui signifie aussi que la manière avec laquelle nous nous conduisons en monde, fait image et qu'en ce sens elle puisse être asunéidétique ou sunéidétique.

Le concept de « monde » chez les Latins doit être rapproché du concept de monde chez les Grecs. Il s'agit là du *kosmos*. De la même manière il signifie l'ordre, le monde et la parure. On a récemment découvert que l'étymologie du terme *kosmos* provenait d'une racine indo-européenne **keNs* qui signifie l'ordre. Plus intéressant encore, cette racine a formé le verbe latin *censeo* (donc les termes français censé, censeurs, censure, recensement, etc.) qui signifie évaluer. Le magistrat latin qui porte le

nom de *ensor* a pour tâche le contrôle des mœurs. Le concept de monde est lié à une idée d'ordre et de contrôle de cet ordre. La tâche de l'être est donc de se tenir et de se conduire en fonction de cet ordre et de ce contrôle. Il y a donc pour les Grecs un concept pour dire l'ordre, *kosmos* et un concept pour dire le désordre *akosmia*. Il faut alors à ce point de notre analyse penser qu'il y a pour nous deux conduites, cosmique et acosmique, l'une qui affirme la logique de l'ordre du monde, l'autre qui affirme que c'est une logique illusoire.

Mais la pensée grecque est encore plus complexe. Le concept de *kosmos* comme monde-ordre-parure, donne lieu à deux concepts secondaires : la cosmogonie et la cosmétique : l'un s'occupe de la création du monde, l'autre de son apparence. Autrement dit l'un *range* (classe les éléments du monde), tandis que l'autre *arrange*, c'est-à-dire maintient l'ordre et la propreté du monde.

Qu'est-ce que pour nous le monde. Il est très simplement l'ensemble des êtres et l'ensemble des choses créées. L'ensemble des êtres est ce que nous nommons le réel, l'ensemble des choses créées ce que nous nommons la réalité. L'un et l'autre ont pour origine le concept latin de *res*, la chose. Mais il y a l'ensemble des choses qui sont autonomes au sens où elles ne sont pas produites par l'être, et c'est le réel, et il y a l'ensemble des choses qui sont réalisées ou produites par l'être, et c'est la réalité. Il y a donc ce qui est sans nous et la puissance réalisante. Le monde est précisément la relation complexe entre les deux. La pensée n'a de cesse de tenter d'interpréter cette relation en fonction d'une densité plus ou moins forte de l'ordre et de son maintien.

La réalité est à interpréter à partir de ce que nous réalisons. Ce qui est complexe avec la réalité est qu'elle est une « sur-mesure » au sens du *Übermaß* heideggérien et de du *taumatizein* grec. Nous autres contemporains sommes face à cette sur-mesure et il nous faut interpréter deux conséquences : la première est l'interprétation de son *asunéidésis* et la seconde est l'interprétation métaphysique des conditions d'occultation. Qu'est-ce que cela signifie ? D'abord que la sur-mesure de la réalité a des conséquences sur nos conditions d'existence. Ensuite que cette sur-mesure exige des modes de lectures « autres » que nous, c'est-à-dire des dispositifs techniques *subsumptifs*.

Martin Heidegger,
Question III & IV,
Gallimard, p. 424.

Le réel quant à lui est à interpréter à partir de ce qui est, là. Le réel était la sur-mesure, le *taumatizein* pour les Grecs. Il l'était parce que cette sur-mesure portait des conséquences sur les conditions d'existence et parce qu'il « manquait » des modes de lecture pour l'interpréter. L'expérience de la métaphysique occidentale est passée du manque de dispositifs aux dispositifs *subsumptifs*. C'est cela qu'il faut interpréter. Et qui est la tâche du séminaire.

Cependant, avant de poursuivre, il semble nécessaire d'interpréter un des concepts qui tend à appréhender le réel. L'ensemble des êtres, autrement dit l'ensemble de ce qui est. C'est-à-dire l'ensemble de ce qui advient à l'existence. D'un point de vue philosophique il faut entendre deux niveaux conceptuels pour le verbe exister : le premier désigne le fait d'avenir au réel ou à la réalité, c'est-à-dire de devenir « monde ». Le second sens désigne une manière particulière de posséder

une réalité au sens de vivre.

Le terme «vie» dérive du verbe latin «*vivere*» qui provient lui-même du grec *bios* (βίος). Mais il faut comprendre que le terme bios dit vivre mais au sens de «manière de vivre». Les Grecs possèdent un autre terme *zoè* (ζωή) qui dit la vie non comme manière mais comme moyen : ce que Giorgio Agamben appelle la «vie nue». Ce qui semble fascinant et étonnant est que l'étymologie des deux termes semble être la même. C'est donc une distinction modale et c'est cela qui est essentiel. Ce qui signifie que c'est la même chose mais pensée selon deux modes. Le premier est ce que nous nommons la vivabilité, c'est-à-dire à quelles conditions maintenons-nous ou pas ce qui nécessaire pour que le vivant vive. Le second est le vivant dont la condition essentielle est de vivre. Mais il reste à comprendre ce que signifie vivre.

Vivre signifie donc maintenir et conserver l'état de vivre et donc l'ouverture possible à l'existence. Vivre c'est donc vivre. Auquel on ajoutera les conditions de la vivabilité (c'est ce que nous nommerons ultérieurement les conduites). Si vivre c'est vivre, c'est donc une puissance particulière, ce qu'Aristote nomme une *dunamis*, une puissance qui fait vivre le vivant. Cette puissance ouvre à une *energèia*, que nous avons nommée plus haut «puissance réalisante» (y voir le terme grec *ergon* qui désigne l'œuvre).

Il resterait alors à comprendre ce qu'est cette puissance. Mais le problème est plus complexe qu'il n'y paraît. Il faut interroger où nous nous situons pour penser le vivant : 1. d'un point de vue téléologique en ce que nous interrogeons sa finalité, 2. d'un point de vue physique en tant que

nous tentons de la décrire, 3. d'un point de vue logique en tant que nous tentons de la catégoriser, 4. d'un point de vue sémiologique en tant que nous tentons d'en comprendre les sens, 5. d'un point de vue morale en tant que nous tentons d'en penser ses valeurs, 6. d'un point de vue ontologique en tant que nous tentons de comprendre sa provenance, 7. d'un point de vue métaphysique en tant que tentons de comprendre ses causes et ses conséquences et enfin 8. d'un point de vue phénoménologique en tant que nous tentons d'en comprendre l'essence. Nous nous intéresserons ici aux point 6, 7 et 8.

D'un point de vue phénoménologique l'essence du vivant est la vie, et d'un point de vue de la métaphysique, la cause de la vie est une puissance, tandis que ses conséquences sont que cette puissance altère le vivant. Ceci reste une première proposition. Mais cela permet de poser un concept essentiel pour la compréhension du vivant, c'est l'*altération*. Je pose comme hypothèse que l'ontologie du vivant, c'est-à-dire sa provenance, est l'altération.

11 octobre 2022